

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, 1974, 288 p.

par Jean-Michel Adam

Études littéraires, vol. 9, n° 1, 1976, p. 225-228.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500389ar>

DOI: 10.7202/500389ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Émile BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, 1974, 288 p.

Il n'est pas utile de présenter E. Benveniste, l'un des maîtres de la linguistique contemporaine, avec R. Jakobson, L. Hjelmslev et quelques autres théoriciens. Publié en 1966, le premier tome des *Problèmes (PLG I)* a eu une influence indéniable. Le présent ouvrage (*PLG II*), composé sur le même modèle que le précédent, regroupe des articles parus entre 1965 et 1972. Ceux-ci donnent l'impression de dater un peu, tant il est vrai qu'en dix ans les recherches ont évolué.

Le recueil s'ouvre sur deux entretiens portant sur les *Transformations de la linguistique*. Le lecteur est ainsi progressivement introduit aux diverses questions qui se posent. On retiendra surtout l'entretien avec P. Daix, «Structuralisme et linguistique», publié en 1968 dans les *Lettres françaises*. E.B. y insiste sur ses débuts et sur ceux de Saussure. Au passage, il est, par exemple, rappelé au spécialiste de l'histoire de la linguistique que Bloomfield n'ignorait pas les recherches du maître de Genève puisqu'il publia, en 1924, un compte rendu sur Saussure. Il est certain que ce chapitre d'ouverture n'a pas l'intérêt de son correspondant des *PLG I* et qu'il demeure inséparable des antécédents «Coup d'œil sur le développement de la linguistique» et «Saussure après un demi siècle».

La seconde partie a pour objet *la Communication*. «Nature du signe linguistique» et «Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne» constituaient l'important second chapitre des *PLG I*; cette fois encore, le chapitre II est la clé des *Problèmes* et de la pensée théorique d'E. Benveniste. Il est certain que les vingt études qui constituent le recueil étant d'une inégale importance, nous n'en rendrons pas intégralement compte. Comme il convient de choisir, nous insisterons essentiellement sur cette seconde partie et passerons rapidement sur *Structure et analyse* (111°) dont une étude, intitulée «Structure de la langue et structure de la société», recoupe partiellement les développements du chapitre précédent. E.B. y répète que «rien ne peut être compris [...] qui n'ait été réduit à la langue» p. 95), la société incluse, puisque la langue est l'interprétant de la société qu'elle contient. Certaines remarques des *PLG I* sur la pragmatique «qui pose la personne dans la société en tant que participant et qui déploie un réseau complexe de relations spatio-temporelles qui déterminent les modes d'énonciation» (p. 99) sont ici prolongées. Malheureusement, cet article qui date de 1968 reste très général et ne développe que faiblement «de la subjectivité dans le langage» et «la philosophie analytique et le langage» (*PLG I*, chap. V). Il est vrai que, depuis, les travaux de Searle et d'Austin ont été traduits et que les recherches rigoureuses d'O. Ducrot se sont imposées.

Du chapitre IV, intitulé *Fonctions syntaxiques*, nous retiendrons surtout «Structure des relations d'auxiliarité» pour les clartés indéniables qu'il apporte sur une question difficile. E.B. y propose de distinguer l'auxiliation de temporalité (identifiée à la forme du parfait), l'auxiliation de diathèse (celle de la forme passive) et l'auxiliation de modalité (qui, d'un point de vue logique, comprend la possibilité, l'impossibilité et la nécessité: *pouvoir, ne pas pouvoir, devoir*).

Le chapitre V (*L'homme dans la langue*) regroupe d'importantes remarques sur « l'antonyme et le pronom en français moderne » ainsi que « la forme et le sens dans le langage » où se dessine (l'article date de 1967) la distinction entre sémiotique et sémantique posée dans la deuxième partie. Une fois encore, ce chapitre n'a pas l'importance quasi historique de son correspondant des *PLG I* où étaient étudiées les relations de personnes et de temps dans le verbe ainsi que la nature des pronoms. Certes, depuis surtout la publication des travaux de Harald Weinrich (*Le temps*, Paris, Seuil 1973, collection Poétique), l'opposition récit/discours n'est plus considérée comme réellement opératoire, mais en son temps, elle a eu une grande importance.

Dans le dernier chapitre (*Lexique et culture*), E.B. poursuit ses recherches sur la genèse de certains concepts (« Genèse du terme scientifique ») et la question de la différenciation lexicale. « La blasphemie et l'euphémie » constitue malheureusement une approche succinte du discours de la transgression des interdits. Dans une remarquable étude de dérivation (« Deux modèles linguistiques de la cité ») E.B. explique que la traduction de *civis* par « citoyen » est une erreur fait : « c'est là poser les choses à l'envers puisque en latin *civis* est le terme primaire et *civilitas* le dérivé » (p. 273) ; en revanche, dans le modèle grec : « La donnée première est une entité, la *polis*. Celle-ci, corps abstrait, État, source et centre de l'autorité, existe par elle-même » (p. 278). Cette constitution inverse de deux notions pourrait assurément « être le point de départ d'une nouvelle étude comparée des institutions mêmes » (p. 279). C'est malheureusement là que s'interrompent les *PLG II*, à la frontière d'une linguistique du discours qui commence aujourd'hui seulement à se constituer.

Revenons au chapitre II où sont regroupés l'article sur « L'appareil formel de l'énonciation », publié dans l'un des plus importants numéros de la revue *Langages*, (le n° 17, consacré à l'énonciation et devenu introuvable ; 1970), une étude plus ancienne (1965) sur « Le langage et l'expérience humaine » qui prolonge l'analyse des systèmes personnels et temporels des *PLG I* et, surtout, « Sémiologie de la langue » paru en 1969 dans deux numéros de *Sémiotica*. L'énonciation est définie comme « mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (p. 80). E.B. insiste sur le fait que l'énonciation suppose « la conversion individuelle de la langue en discours » (p. 81). Pour comprendre la portée d'une telle problématique, la place des *PLG* dans l'évolution de la linguistique moderne doit être précisée. Les *PLG I* s'inscrivaient dans la perspective de la linguistique structurale ouverte par la publication du cours de Saussure. Cette première phase, essentiellement descriptive, est dépassée lorsque N. Chomsky propose de reformuler l'opposition langue/parole en compétence/performance. Alors que la linguistique saussurienne s'intéresse à la langue en excluant la parole et ne sait que faire de la phrase — elle a le signe pour unité de base —, N. Chomsky prend la phrase pour élément premier de la théorie et se propose de rendre compte de la compétence des locuteurs, c'est-à-dire de leur capacité à générer des phrases. Toutefois, la théorie chomskyenne ne parvient jamais à donner la connaissance de la réalité du discours ; elle reste une théorie abstraite qui in-

terroge un homme fictif situé hors de la société. L'apport d'E.B. est assurément d'ouvrir la porte à une scientificité du langage conçu comme expérience humaine.

Depuis sa théorie des personnes et des temps jusqu'à la distinction du sémiotique et du sémantique en passant par le concept d'énonciation, E.B. tente de résoudre la dichotomie saussurienne dans la communication intersubjective (d'où la place primordiale accordée au chapitre II). En résumé, étant donné que nous communiquons par des phrases et non par de simples signes, il convient de distinguer deux linguistiques. Le signe signifie, c'est la nature *sémiotique* de la langue; la phrase communicative, c'est sa fonction *sémantique*: «le sémiotique sese caractérise comme une propriété de la langue, le sémantique résulte d'une activité du locuteur qui met en action la langue. [...] Le sens de la phrase implique référence à la situation de discours, et à l'attitude du locuteur» (p. 225). Prenant en charge l'ensemble des référents et la composante pragmatique, l'ordre sémantique «s'identifie au monde de l'énonciation et à l'univers du discours» (p. 64). Si une telle recherche jette assurément les bases d'une théorie du discours, il n'en reste pas moins vrai que ce dernier n'est jamais posé comme unité spécifique supérieure à la phrase et qu'il n'est, à aucun moment, question de la nécessité d'élaborer une grammaire du texte. D'autre part, de même que «la sémiologie de la langue a été bloquée, paradoxalement, par l'instrument même qui l'a créée: le signe» (pp. 65-66), la sémantique est, nous semble-t-il, bloquée par la notion de communication. Le concept d'énonciation est ambigu si on le considère comme un acte libre de parole échappant aux contraintes du milieu; la notion de communication s'inscrit, quant à elle, dans la ligne du schéma idéaliste du tête à tête saussurien. La démarche reste confuse si par communication on entend la transmission d'informations et non un système de règles socio-discursives, régi par des conventions et des lois. Les questions des facteurs sociaux, du cadre institutionnel régissant toute prise de parole, des places occupées par les sujets parlants dans le discours ne sont guère développées par E.B. qui ne propose jamais de penser de façon cohérente le *contexte* et la *situation*. Si ses recherches ont l'immense mérite de rompre avec le positivisme d'une linguistique structurale qui évinçait l'homme et la parole, elles restent prisonnière d'une idéologie idéaliste et subjectiviste en se bornant plus ou moins explicitement au sujet psychologique et cartésien.

Ainsi, lorsque E.B. écrit que «les démonstratifs ordonnent l'espace à partir d'un point central, qui est Ego» (p. 69), il ne dit rien de cet «ego» et présuppose son intégrité. Lorsqu'il énonce que «tout homme se pose dans son individualité en tant que *moi* par rapport à *toi* et *lui*» (p. 67), l'accent est mis sur la réalité d'un rapport interpersonnel, mais il n'est pas question de ce qui constitue l'individu en sujet. L'apport des concepts du matérialisme historique permet pourtant de saisir cette notion: l'individu est le support de rapports sociaux qui déterminent des places socio-discursives pour des *sujets*. Ces places sont elles-mêmes déterminées par des Appareils d'État (L. Althusser) qui ont une fonction répressive et par des Appareils Idéologiques d'État liés aux valeurs qu'ils véhiculent. Le sujet n'est pas central; ni origine, ni point d'arrivée, il est soumis à

des règles, à un système de rapports hiérarchisés produisant un effet d'assujettissement. Les *PLG* confirment, s'il en était encore besoin, que l'analyse du discours ne peut rester intra-linguistique. Le cadre institutionnel, les formations idéologiques et les rapports de force qui président à la production de tout discours font que la signification doit être reliée à ce qu'on nomme encore parfois l'extra-linguistique. Le discours est une pratique trans-linguistique et trans-communicative. En interrogeant les discours politiques, religieux, publicitaires ou littéraires la linguistique tente aujourd'hui d'intégrer les apports freudiens et marxistes qui permettent seuls de penser la production du sujet dans et par le signifiant, à l'intérieur des formations idéologiques et inconscientes.

Comme les *Essais de linguistique générale* de R. Jakobson, les *PLG* constituent un des grands textes de la linguistique moderne; à ce titre, ils doivent être interrogés de manière exigeante et inlassable ne censurant les acquis ni de la psychanalyse ni du matérialisme historique. À ce prix, la linguistique, se dégageant à la fois du positivisme et de l'idéalisme, se constituera progressivement en branche spécifique de la sémiologie générale, c'est-à-dire en science des pratiques discursives.

Jean-Michel ADAM
Rouen

Charles, BOUAZIS, éd., *Essais de la théorie du texte*, Paris: Galilée (Coll. À la lettre), 1973, 221 pp.

Travailler le texte, penser la sémiologie littéraire, aujourd'hui, nous demande de reconsidérer tout un champ conceptuel; penser le texte, travailler la sémiologie dite littéraire, cela veut dire participer à un jeu qui remplace la fiction par la théorie en niant l'architrave — la pulsion de mort crée le *Méta* —, point de coupure lisible.

Voici, donc, un recueil d'essais, ou, plutôt, une séance de six textes jouant entre eux. Sous la direction de Charles Bouazis, se rassemblent plusieurs approches de la notion de texte; les collaborateurs — Jens Ihwe et Teun A. van Kijk, Peter Madsen et Per Aage Brandt, D'Arco Silvio Avalle et Charles Bouazis — se situent dans l'espace épistémologique de la grammaire générative transformationnelle et de la glossématique hjelmslevienne, d'une part, de l'esthétique d'Adorno, d'autre part; de même, leurs textes ne présentent pas le développement d'une idéologie homogène; au contraire, ils essaient de surmonter l'échappement des «idéologèmes» textuels en soupçonnant «...la science du texte comme... un «dévissage», théorisation à la fois» (p. 15 — *dévissage*, comme pratique théorique, peut-être).

Pendant sa période d'enseignement à l'Université de Genève, F. de Saussure donnait non seulement des cours de linguistique générale, mais aussi des séminaires de philologie germanique. Le hasard a voulu que